

Migrations, mutations, transgressions et révolutions dans *Jauría* de Maielis González

CAROLINE LEPAGE

UNIVERSITÉ PARIS NANTERRE

UR ÉTUDES ROMANES – CRIIA/HLH

c.lepage@parisnanterre.fr

1. Contrairement à ce que d'aucun-e-s s'imaginent encore, il y a beau temps que la science-fiction n'est plus l'apanage des pays « développés » ou, même, des « grands » pays d'Amérique latine (l'Argentine, le Mexique et le Chili) et, surtout, n'est plus la chasse gardée d'écrivains masculins s'adressant à un lectorat masculin d'adolescents boutonneux. À Cuba, par exemple, la SF existe depuis longtemps – le régime castriste y a notamment vu un support idoine pour tracer les contours de son utopie révolutionnaire et en promettre les bienfaits ici et maintenant et non, comme dans les mondes capitalistes, sur d'autres planètes, dans des avenir plus ou moins lointains... – et affiche par ailleurs une liste nourrie d'écrivaines, à commencer par Daína Chaviano, qui, en 1979, remportait la première édition du Prix David de Science-fiction (avec son roman *Los mundos que amo*). Une liste nourrie à laquelle Raúl Aguiar, auteur et historien cubain du genre, a tenu à rendre hommage à travers une anthologie de textes de 31 femmes¹ ayant écrit entre la fin des années 70 et 2015 et à laquelle il a significativement donné le titre de *Deuda temporal*. Ce qui ne l'empêche pas de continuer à les ranger dans la catégorie de la « Ciencia ficción rosada », de voir une belle logique dans le fait qu'on ait publié ladite anthologie dans la collection « Sur » de la UNEAC, normalement consacrée à la poésie, dans la mesure où la joliesse stylistique « Es una marca que las diferencia de lo escrito por hombres », et d'arguer que les auteures s'intéressent davantage aux conflits humains que leur collègues masculins, qui, eux, se concentre-

1 Chely Lima ; Ileana Vicente ; Maria Felicia Vera ; Olga Fernández ; Ileana Hernández ; Gina Picart ; Mailyn Lozano García ; Nora Calas ; Duchy Man Valderá ; Anabel Enríquez Piñeiro ; Daína Chaviano ; Haydée Sardiñas de la Paz ; Evelin Pérez ; Ida Mitrani ; Niurka Alonso Santos ; Viana Barceló ; Mariela Varona ; Jamila Medina ; Yamila Peñalver Rodríguez ; Yasmín Portales Machado ; Lidia Soca Medina ; Yadira Álvarez Betancourt ; Yeny Mila Ramos ; Zullín Elejalde Macías ; Victoria Isabel Pérez Planas ; Marié Rojas Tamayo ; Claudia Alejandra Damiani ; Grisel Antelo ; Janin R. Hernández ; Elaine Vilar Madruga ; Laura Azor Hernández.

raient surtout sur les gadgets technologiques et les spéculations scientifiques.

2. Née à La Havane en 1989, Maielis González (qui ne figure pas dans l'anthologie d'Aguiar) est une auteure déjà bien installée et reconnue dans le fandom cubain : avec plusieurs anthologies de nouvelles et un roman ; une dizaine d'articles critiques et théoriques spécialisés dans le genre ; une deuxième place au concours de nouvelles « Juventud Técnica », en 2015 ; la création, avec Sofía Barker, du projet « Las Escritoras de Urras », décrit comme « dedicado a difundir el trabajo de autoras de fantasía, ciencia ficción y terror »...
3. L'anthologie *Jauría* a été publiée en juillet 2022 et rassemble 8 nouvelles écrites entre 2015 et 2022. Toutes déploient une intrigue située sur une Terre post-apocalyptique où l'humanité telle qu'on la connaît a disparu, et presque l'intégralité y décrit une réalité hyper-technologisée (il y a bel et bien des gadgets) et hyper-scientificisée (il y a bel et bien des spéculations scientifiques), mais où quelques histoires d'amour compensatoires continueront à n'en pas douter à la faire catégoriser comme représentante d'une science-fiction évidemment femme et délicatement rose.
4. Au-delà de ces étiquettes réductrices, nous cherchons ici à tracer une sorte de cartographie de l'imaginaire science-fictionnel de cette auteure... et, à travers cela, à établir les paramètres et le périmètre de ce qui, selon Elaine Vilar Madruga, à qui l'on doit un long prologue à l'anthologie, constitue les piliers de ces textes, à savoir la migration, la mutation, la transgression et la résistance. Ces dernières années, on verrait émerger, s'exprimer et s'imposer, dit-on, une inédite présence des femmes dans le panorama littéraire d'Amérique latine... Quelles formes prend-elle ? Quels discours produit-elle ? Et, quelle portée a-t-elle quand elle s'exprime depuis Cuba par les canaux faussement défamiliarisants et tout aussi faussement étrangéissants de la SF ?

1. Des histoires de migrations

5. S'agissant d'Amérique latine, *a fortiori* de Cuba, la question de savoir quel éclairage la poétique science-fictionnelle peut apporter à un traitement en fin de compte souvent banalisé, schématisé, mécanisé et presque normativisé de la thématique de la migration éveille évidemment la curiosité.

6. Notons tout d'abord que l'on ne lira qu'un seul récit, « Isla », consacré explicitement à la migration dans sa version *exil politique cubain*. Un seul à propos duquel il faudra tout de même préciser qu'il ferme le recueil. Cela s'explique certes par le fait que c'est le dernier que González ait écrit (2022) et qu'en l'occurrence, elle a opté pour l'ordre chronologique au moment de réunir ces nouvelles préalablement publiées dans diverses revues. Il n'empêche que l'inévitable système des continuités et discontinuités et le fameux effet anthologique opèrent – d'autant que la nouvelle précédente introduisait significativement le contexte de l'île et d'une révolution, avec des troupes de rebelles cachées dans l'Escambray – et invitent donc à de subséquentes rétro-lectures sous les prismes métaphoriques et symboliques sur lesquels la SF construit ses architectures discursives.

7. De quoi est-il question dans « Isla » ?

8. Tandis que dans une Havane du futur devenu post-apocalyptique après les ravages de la terrible Guerre Préventive (164), les Havanais, victimes du blocus économique de la Zone Transnationale du Nord (164), se sont pressés en masse sur la Plaza de la Revolución, où se prépare le grand événement, présidé par le Líder Eterno – rien moins que la miraculeuse résurrection cyberspaciale du « Comandante » (163)² –, la jeune Alicia Dávina (on ne s'attardera pas sur le jeu onomastique limpide – pauvre ?) n'a, elle, qu'une idée en tête : quitter le pays sur « un artefacto [...] construido con lo que parece ser plexiglás y alguna clase de metal muy liviano y maleable » issu de la « tecnología *high tech* » des Chinois, désignés comme les nouveaux maîtres du monde (172), avec Violeta parce que « además de disidentes, tortilleras » (172). Partir n'est toutefois pas une mince affaire dans la mesure où :

1) outre « La maldita circunstancia del agua por todas partes » qui accable l'île (pour reprendre Piñera, cité en exergue de la nouvelle), désormais « No hay vida en los mares que rodean Cuba. Fueron envenenados durante la guerra. Son una trampa radioactiva que mantiene atrapados a todos... » (168) – une « circonstance » obligeant à porter un équipement spécial – ;

2 « La conciencia del Comandante, reconstruida a partir de sus escritos, locuciones y entrevistas, estará disponible en la Red y guiará junto a la del Líder Eterno y el resto de próceres y mártires, la lucha del libro por su libertad. » (162)

2) « En el cielo no puede divisarse la luna, la cubren los habituales nubarrones de la polución » (173) ;

3) surtout, après la décision de « migrar al ciberespacio » (178), les programmeurs des « grandes potencias comunistas » (178), ont pris le contrôle des esprits par l'intermédiaire de « la estimulación », grâce à laquelle le remplacement des neurones par la germination de « el espíritu del Hombre Nuevo » (177) a permis de tracer une « narrativa » pour chacun.e., avec, au besoin, la possibilité de « corregir con un tachón » (177) toute dérive, y compris « años de reescrituras y errores » (177), par exemple le « lesbianismo » (177). Ce qui se produit effectivement quand Alicia est capturée, séparée de Violeta et sa « narrativa » réinitialisée depuis zéro... Où c'est en tout cas ce que les autorités s'imaginent, car quand elle s'éveille le lendemain « Alicia suspira y piensa, otra vez, en una manera de escapar. » (179). Point final.

9. L'histoire se termine en effet de cette façon-là et laisse plutôt dubitatif·ve, il faut bien le dire. La question est des plus simples : à quoi bon le détour par la fluidité SF si l'objectif ne va pas au-delà / ne sait pas aller au-delà d'une stricte amplification, grandiloquente de surcroît, d'un phénomène existant et des discours afférents – que faut-il en déduire ici si ce n'est, donc, que Cuba ne sortira jamais de ses régimes totalitaires parce que les nouvelles sciences et technologies la soumettront toujours plus étroitement..., mais qu'*in fine*, aussi courte que soit la laisse qu'on a accrochée à notre cou, personne ni rien ne pourra jamais anéantir l'aspiration humaine à la liberté ? – et si, plus ennuyeux encore, selon nous, cela ne s'accompagne de quelque « innovation » dans l'écriture... Aujourd'hui, ne faut-il pas s'en faire une obligation s'agissant des « littératures de genre » ? L'impression donnée ne devrait pas être qu'on assiste au recours routinier et passif à la quincaillerie science-fictionnelle juste *pro forma*, mais bien qu'il y a une réelle appropriation de ses codes et intentions pour, précisément, revigorer et re-légitimer, à travers une vraie re-sémantisation et une vraie re-signification, un genre à notre avis souvent excessivement ritualisé, trop centré sur ses propres mythologies, au point qu'il semble en perte de vitesse quant à sa capacité à penser ici et maintenant en imaginant ailleurs et demain.

10. Le propos de González dépasse le seul cas cubain et la question particulière de l'exil pour écrire la migration et ses « réalités ». Le volet écono-

mique apparaît dans la première nouvelle, « Los días de la histeria » (2015), où l'intrigue se déroule dans la ville imaginaria d'Adelma, « una ciudad joven, heterogénea, recién estrenada » où « nadie tenía más de cuarenta años » et qui « Estaba conformada principalmente por emigrantes que habían llegado de los más inesperados lugares bajo la promesa de mejoramiento económico, como casi siempre suele ocurrir. » (18) Ce qui est notamment le cas d'un narrateur auto-diégétique, arrivé là « huyendo del tedio y la miseria de mi pueblo de pescadores » (19).

11. Dans un premier temps, le projet consistait à bâtir « una ciudad ideal » (18), « diseñada pensando en el futuro » (19), une « utopía » (18), etc. Et donc, est-ce bel et bien l'El Dorado que l'on offre à ces migrant·e·s venu·e·s d'ici et d'ailleurs, poussé·e·s par la pauvreté ? Évidemment non, car il se révèle que « Todo había sido un experimento de Avantis Inc. » (35)

12. Quel en était le périmètre ?

13. Adelma a été construite « a propósito en una región aislada y de clima tropical » (18) ; « no se supeditaba a ningún país, el terreno que ocupaba había sido comprado por un conjunto de corporaciones privadas » (18), « meticulosamente custodiado por guardias de seguridad y vallas electrificadas, pues una vez que se entraba a Adelma no era posible salir » (18).

14. Quels en étaient les paramètres ?

La Administración había puesto sumo cuidado en controlar el equilibrio entre la cantidad de habitantes del sexo masculino y femenino; y se hacía mucho hincapié en el aspecto de la fertilidad. Los aspirantes a ingresar en ella tenían que someterse a un riguroso ciclo de pruebas (médicas y de habilidades). Luego de la cuarentena previa a la entrada definitiva se debía firmar un documento en que se daba autorización para utilizar toda la información privada que uno podía poseer. Tal exigencia se hacía con el objetivo de garantizar una completa seguridad, confort y complacencia (19).

15. Et c'est également avec cet argument qu'un jour, « el alcalde celebró con orgullo oficialista la adquisición, por parte del Gobierno de la ciudad, de la docena de máquinas que facilitarían la vida de los habitantes... » (18).

16. Comment étaient ces machines et en quoi consistait exactement leur fonction ?

Las máquinas, con su mecánica omnisciencia, fungirían a manera de oráculos y darían respuesta a cualquier pregunta que se les hiciera. Igual, serían capaces de emitir ciertas predicciones con un mediano plazo de cumplimiento y un alarmante estimado del ochenta y nueve por ciento de certeza (21).

17. On devine comment tout cela en vient rapidement à dériver vers « los días de la histeria », quand plus personne ne peut plus prendre la moins décision par lui-même, sans « aquellos confesionarios », voit sa vie privée rendue systématiquement publique par un système de hauts-parleurs qui déversent toute l'information reçue, parce que « la explicación para tal peculiaridad era que la información pertenecía por entero a la ciudad, por lo que que no tenían cabida los secretos » (22). Une fois franchi « el salto evolutivo hacia una humanidad más perfecta » (23), indispensable pour atteindre, « una Posthumanidad » (23), les habitants d'Adelma – devenue « un pueblo fantasma » (29) – finissent par vivre dans une réplique de système concentrationnaire où les « máquinas nunca duermen » (17), se servant de ce que chacun·e leur a volontairement révélé d'elle·lui-même pour créer un vaste chaos où règne « un estado general de paranoia » (26), parce que « La lista de acusaciones era interminable y en la ilimitada impiedad de las Inteligencias todos merecían morir » (30). On en vient à s'entretuer et, plus grave, à monter des milices (avec, entre autres, les « Altruistas » [31] et les « justicieros Ciegos » [31]) pour mener des homicides préventifs, au point que « las calles se volvieron una amalgama de silencio y polvo en la que no era posible hallar ningún transeúnte. Todos sentíamos miedo. La gente había aprendido a matar o a esconderse para sobrevivir. » (29)
18. Une démonstration globalement claire pour, d'une part, dénoncer les dérives de l'emprise des machines dans nos vies, l'impact aliénant et liberticide des « confessionnaires » de télé-réalité et des réseaux sociaux, où l'on se livre passivement, etc. ; d'autre part, pour mettre en évidence les « politiques » néo-capitalistes qui, passant outre les États, désormais hors-jeu, instrumentalisent la misère humaine, les hommes et les femmes des pays dits « du Sud » sortant de la catégorie de sujets au bénéfice de celle de simples cobayes et même d'objets, de simples données de l'équation d'apprentis sorciers, etc. Tout cela est en effet limpide et banal, limpidement et banalement scénographié, du genre qu'on a déjà lus et vus *ad nauseam*.
19. Trois points présentent toutefois une interprétation autrement plus confuse et ambiguë. Faut-il en déduire qu'il vaut mieux ne pas amener les pays en voie de développement vers le progrès technologique parce qu'ils en feraient fatalement un mauvais usage ? Inquiétant. Que déduire, en outre, de l'intégration dans le raisonnement de la perspective environnementale ? L'auteure a décrit son Adelma en précisant qu'il s'agissait de :

un sitio para la experimentación y la implementación de proyectos, sobre todo de cariz tecnológico-medioambiental. De aquí la multiplicación de aerogeneradores; de automóviles y otros dispositivos que funcionaban a partir de energías limpias; de bioproductos o de edificios inteligentes que regulaban por sí solos, por ejemplo, la temperatura o la iluminación interior (20).

20. Doit-on en déduire que loin de constituer un progrès, tout cela serait à ranger parmi les piliers du monde dysptopique décrit ? Il y là, pour le moins, un beau déploiement de maladresse, car l'argument d'une stigmatisation du *greenwashing* ne tient pas ici.
21. Que comprendre, encore, de la description donnée et du rôle attribué à ces gens venus s'installer à Adema ? Certes, González a posé comme préalable qu'on les a poussés là avec la promesse de trouver de meilleures conditions de vie, mais en précisant, de nouveau de manière extrêmement équivoque, qu'ils ont sciemment accepté la soumission à tout ce qu'on a exigé d'eux, se sont naturellement (essentiellement ?) pliés aux conditionnements auxquels on les a assujettis et, finalement, complus dans l'auto-destruction... Plus encore, il faut noter qu'ils reconnaissent, par la voix du narrateur auto-diégétique, supposé représentatif du groupe, la « sauvagerie » de leur pays d'origine (s'il a quitté le petit port de pêcheurs où il est né poussé par la nécessité, il n'en précise pas moins : « Nunca sentí que encajara en el pueblo de todas maneras. Los que eran mis contemporáneos siempre me miraron con desconfianza, gracias a ese extraño hábito de andar leyendo todo lo que me cruzara el camino » [19]) et, surtout, leur culpabilité. Dès la première page, le narrateur nous apprend « Lo presiento, sé que hoy escucharé otra vez mi nombre en la fatídica lista. Ellas [les machines] me condenarán y supongo que con razón » (17). Pourquoi ? Parce que le secret qu'il a pour sa part révélé aux machines, c'est son fantasme de violer et de tuer une femme, Leslie Green – « Yo pensé confesarle, a cambio, mis fantasías en las que intentaba estrangularla y cómo estas terminaban todas las veces en una dulce y larga violación... » (33). Dans ces conditions, que penser du dénouement, où le protagoniste parvient à fuir Adema... que penser, en effet, quand l'auteure l'a affublé du prénom « Adán » et du nom « Guada », autant dire la source ? Est-ce avec ce nouvel Adam-là et sa descendance qu'il faut imaginer ailleurs et demain ?
22. Pour compléter son tableau-discours géométrie de la fin du monde, où « Los pájaros eran criaturas que [...] existieron hace mucho tiempo » (51), l'auteure ajoute, dans la nouvelle intitulée « Seudo », le déplacement/la

migration vertical/e à ce déplacement/cette migration horizontal/e, évidemment pour traduire la division entre hiérarchies sociales au sein de ce qu'elle désigne comme le « Gran edificio », symbole, métaphore, emblème des capitales occidentales, divisé en une aile Ouest (pauvre) et une aile Est (privilegiée), avec :

1) en bas, « los Sótanos » (43) « de las familias más humildes » (43), autrement appelées les « prolos » (44), « gente de las más diversas etnias y constituciones físicas (47), menant une vie décrite à travers l'évocation d'une « larga fila para recibir los alimentos sintéticos cada mañana », d'un « inconsolable llanto de sus hermanos en las noches asfixiantes », de « los labios secos y la desesperante y perpetua sed », « de cómo cada día llegaban nuevas familias y era imposible hacer sitio incluso para los más pequeños » (52-53), attendant « la afortunada existencia [...] de una lotería de tarjetas verdes » (43);

2) au milieu, les étages de la « clase-media » (43), qui regardent les « prolos » avec « cierta expresión de asco », parlent d'eux avec mépris (« Cuántas veces no había escuchado a los clases-media hablar mal de los prolos; la gente de los Sótanos, llamarlos sucios, aludir a esa característica cualidad de parecer siempre sudorosos y abatidos » [47]), les côtoient « mientras se limpiaban las manos con líquido antiséptico » (44), portent « uniformes, pulcros y tiesos, sus portafolios y su etiqueta identificadora en la que figuraban descripciones de actividad vagas o prácticamente indescribibles como “supervisor de micro-transacciones”, “asistente de operaciones sistémicas”, “subdirector de análisis operacionales” » ;

3) et en haut, inaccessibles aux autres, les étages réservés à « la verdadera “gente de alcurnia” » (43), à propos desquels le narrateur autodiégétique, le garçon d'ascenseur, ne peut rien dire, pour la simple et bonne raison que lui, à son niveau dans l'échelle sociale, il ne les voit pas.

23. Or, parmi « las familias humildes » (43), certaines sont sélectionnées « para irse a esta nueva área común donde tendrán trabajos seguros y espacios para desarrollar humanamente su vida cotidiana » (46) et empruntent alors l'ascenseur « cargados de paquetes » (42), etc. pour rejoindre ce rêve d'une vie meilleure. Deux informations filtrent pourtant à travers une conversation entre des employés de la classe moyenne. D'une part, l'existence d'une « revuelta de los Sótanos », à juguler au plus vite, parce qu'il faut mettre hors d'état de nuire « a los apenas productivos, antihigiénicos y

molestos prolos que infectan los Sótanos » (62). D'autre part, conjointement :

La crisis que está viviendo el Gran Edificio se debe, en buena medida, a la superpoblación —dijo con voz monótona, cansina. —Se está agotando el espacio. La gente vive hacinada. Por eso, se han implementado estrategias para ir despo-
blando, poco a poco, las zonas más problemáticas (45).

24. À ceci près qu'il faut entendre dépeuplement au sens littéral puisqu'on comprend en fait, qu'au terme du voyage, les familles en question sont assassinées pour faire place nette : « [...] el exitoso Proyecto Ala Este no ha sido otra cosa que un sofisticado campo de exterminio masivo. » (61) Avec la conclusion que :

El exterminio masivo de los prolos devolvería el equilibrio al Gran Edificio; traería de vuelta sus días de máximo esplendor, cuando había sitio y trabajos para todos... cuando los Sótanos eran un lugar a donde solo bajaban los fontaneros a hacer sus revisiones sistemáticas y no se hallaban infestados de gente adormilada por las píldoras (63).

25. Démonstration une fois de plus partiellement cristalline, avec une fin sous la forme d'un joli *happy end*, car au terme d'un long parcours, le narrateur protagoniste, désormais désigné sous le surnom de « hermano Ascensorista » (66), découvre un peuple entier de ces gens du bas ayant réussi à échapper à la mort et à reconstituer une société de « rostros amigables » (65). Il lui annoncent que tout cela « es la revolución » (66), que « Los prolos han tomado el poder ». Pour le protagoniste-narrateur, il y a là « lo más parecido a la libertad » (66) qu'il ait connu... Il n'a dès lors plus qu'à aller chercher la femme d'en bas dont il est tombé amoureux dans son ascenseur et grâce à laquelle il a eu le désir et la force de sortir de son aliénation et de sa condition. De quoi s'interroger une fois de plus sur la dimension outrageusement didactique du genre science-fictionnel tel qu'il est pratiqué par certain-es, sur ses simplifications caricaturales et sur sa mièvrerie. L'apocalypse comme lieu et temps extrêmes pour raconter d'encore plus grandioses passions ?

2. Des histoires de mutations

26. Qu'en est-il du côté des mutations ? Une question qui relève finalement moins, *a priori*, de la symbolisation, métaphorisation et emblématisation du réel que la migration et davantage de l'anticipation.

27. Qui mute dans l'univers de González ? Comment ? Et pourquoi ?

28. La première mutation que l'on découvre dans l'anthologie se trouve dans la deuxième nouvelle, « Seudo », dont le titre porte d'ailleurs déjà en soi le thème puisque le *seudo* en question n'est autre que le chargé de l'ascenseur, qui nous apprend, dès le début de son récit auto-diégétique, « No sé cuánto tiempo viví dentro del ascensor » / « Si hemos estado afuera no lo recordamos » [49]. Cela, pour la simple et bonne raison qu'en tant que « Trabajador de labores perpetuas » (55), traité par les autres, tous les autres, « como si pertenecieran a una especie diferente e inferior » (48), d'une part, sa mémoire a en effet été effacée (« Nuestra memoria es reconfigurada al consagrarnos a un puesto de labores perpetuas. Solo podemos recordar nuestro adiestramiento » [49]) – au point qu'explique-t-il « Exprimo mi mente en busca de una memoria pasada, pero solo acuden a mí aquellas paredes metálicas, el olor fresco de los ambientadores artificiales y el ronroneo monótono del extractor de aire. No existe un antes en el que hubiera caminado por largos pasillos, dormido en nichos de alquiler o rentado esos pequeños autos para desplazarse, con menos esfuerzo, por una planta cualquiera » [41]). Et, d'autre part, parce qu'en effet, il ne sort jamais de son ascenseur (« No se nos tiene permitido » [50]), toujours vêtu de son « uniforme elegante » (48) et coiffé d'un « sombrero simpático » (48), se contentant d'avalier des pilules spéciales en guise de nourriture (« ¿Cómo se entiende que permanezcan siempre en su puesto de trabajo sin instalaciones para resolver sus... sus necesidades ? Pues eso, sustitución total de los alimentos sintéticos por fármacos sucedáneos de nutrientes. ¡Y adiós a las molestas funciones orgánicas excretoras! [44]), et, le soir venu, se contentant d'en ingurgiter d'autres pilules « rosáceas y gomosas que inducían el sueño » (51) avant de se laisser tomber « hasta el suelo acolchonado con la espalda apoyada en la pared metálica » (51), « dispuesto a caer en el sopor de siempre, en la vigilia intermitente de las tres horas reglamentarias en las que dormía sin soñar » (52). Avec le résultat que son horizon visuel et, globalement, sa perception de la réalité, s'en trouvent limités au strict minimum :

Lo que conocía del mundo fuera del ascensor era gracias a los retazos que apenas veía cuando se abrían y cerraban las puertas en algún piso. [...] La otra fuente para la elaboración de una idea sobre lo que existía fuera del ascensor era lo que contaban mis pasajeros mientras se desplazaban a otras áreas del Gran Edificio (41-42).

29. On est bien là dans l'une des formes du post-humaniste, quand, *via* l'industrie pharmaceutique et, plus généralement la science, on parvient à générer une armée entière d'esclaves chimiquement taillés sur mesure pour exercer strictement leur fonction sans plus de « pertes de temps » liées au contingences « humaines », enchaîné-es par contrat à perpétuité à leur poste, sans plus de souvenirs, sans plus de rêves la nuit et sans plus d'aspirations le jour susceptibles d'ouvrir leur âme et leur cœur à l'espoir... en effet fermés grâce à l'ingestion de pilules « inhibidoras » (53). Le bout du bout de la dictature néo-capitaliste avec, là encore, une dénonciation socio-politique transparente, en l'occurrence autour du corps ouvrier rendu objet-machine par les puissants pour le service et la jouissance des riches ; la mutation se traduisant dans cette étape / sous cette dimension par la perte de la conscience de soi.
30. Après la mutation chimique, on trouve la mutation plastique (on parle de « cambios morfológicos » [74]), dans la troisième nouvelle, « Ángeles caídos », avec sans doute la démonstration la plus ambiguë et problématique de l'ensemble.
31. De quoi s'agit-il ? Une voix non-identifiée s'adresse à une certaine Zechariel pour lui expliquer que ce qu'elle prend pour la réalité n'est jamais que, « un complot urdido por inteligencias superiores » (70) à la solde d'un Dieu psychopathe ayant soumis et aliéné l'humanité en dépit des efforts des « discolos » (72), « expulsados del Nodo Central – llamado Paraíso, en otros contextos – » (72), désormais désignés « demonios, númenes, genios, amanojaku, espíritus malignos, ángeles caídos » (72) alors que face à un Dieu « bastante poco imaginativo » (72), ils s'étaient donné la mission, en tant que « programadores » (73) de « diversificar esa vida obtusa que había creado... para perfeccionarla » (72) et, *in fine*, « cuando se llevaran a cabo intentos de conformar una mente única en el ciberespacio » (74), de libérer les humains. Tâche hautement difficile et sans cesse mise en échec, jusqu'à ce que « recientemente » (74) :

descubrimos un nuevo modo de insurgencia. Descubrimos la manera de hacer despertar a algunos humanos, pues hay, entre ustedes, quienes poseen ciertas cualidades esenciales que les permitirían, con el entrenamiento adecuado y los cambios morfológicos pertinentes, convertirse en ángeles. Tenemos fe en que en esta oportunidad sí lograremos reunir un imponente ejército y hacer la Revolución (74).

32. Or, Zechariel posséderait, justement, selon la voix, lesdites qualités essentielles... Pourquoi ? Que faut-il pour faire partie des élu-es ? Le portrait qui suit trace les traits d'une jeune Havanaise vivant dans un dénuement extrême, droguée, prostituée et lesbienne (75). À ce titre, donc, elle mériterait qu'on la réveille à travers un salutaire « proceso de desintoxicación » (75) et ainsi échapper à un monde désormais peuplé de « criaturas cableadas » (77) affichant des « vestigios de arcaicos servomecanismos post-industriales: esos alambres que les salen de los oídos y que los mantienen enchufados a su dispositivo cibernáutico, al que gritan sin conmiseración durante sus jornadas de voraz intercambio de datos. » (77) et soumis à « las líneas de códigos de sus programaciones » (76), parmi lesquelles les « etiquetas y convenciones culturales » (76), les « ataduras biológicas y culturales » (81). Comment y parvenir ? En cessant de regarder et désirer des « hembras » (77), « porque en el Gremio ha dejado de existir algo tan discriminatorio como una “hembra” o un “varón” y está prohibido sentir » (77-78) et, surtout, en se soumettant à la cérémonie suprême : « la operación número treinta y tres, modalidad “castración femenina ” » (81), consistant en l'ablation des ovaires et de l'utérus (81), puis en l'extirpation du clitoris (80), la mutilation des grandes et petites lèvres (80) avant de « suturar los extremos de la vulva para sellar totalmente la otrora abertura que indicaba que tú, Zechariel, eras, sobre todas las cosas, una mujer » (80), ne laissant qu'un « mínimo orificio para la orina » (80). Dès lors, on promet à Zechariel qu'elle accèdera à la liberté, à la catégorie de « criatura sin historia ni identidad. Sin pecado ni sexo. Como los ángeles. » L'histoire se terminant ainsi : « La Revolución está a punto de comenzar. » (81)
33. Que faut-il comprendre, en effet, dans cette logorrhée sous forme de fourre-tout pseudo-théorique ? Est-il raisonnable d'imaginer que l'on doit lire là une valorisation du discours et de l'œuvre de la voix des « díscolos », présentées comme seules capables de nous délivrer de ce que le texte montre comme des assignations et des aliénations (par exemple le désir et la sexualité), d'échapper à un avenir où nous serons encore davantage des troupeaux de zombies passifs et passives, cablé·e·s et obsédé·e·s par la nécessité d'obtenir la meilleure couverture wifi possible ? Mais alors que penser, d'une part, de l'identité des personnes retenues – les victimes d'inceste, les pauvres, les droguées, les prostituées et les lesbiennes ? Que faut-il d'ailleurs penser, tout court, de l'alignement sur une même liste des

pauvres, des droguées, des prostituées et des lesbiennes ? Et d'autre part, comment interpréter le caractère extrêmement coercitif de toute cette affaire ? La voix répète, la voix martèle, la voix manipule, la voix impose... et la main qui opère torture. Est-ce, une fois de plus, le prix à payer pour accéder à l'utopie révolutionnaire ? Le fait que González situe les événements à Cuba et qu'elle emploie précisément le terme Révolution, entre autres indices visibles semés ici et là, rend difficile l'adhésion à cette lecture. Certes, mais le problème de l'explication est loin d'être résolu pour autant. Étonnant que la voix s'exprime systématiquement par le biais d'une langue inclusive (« todes » [72] ; « nosotres » [72] ; « les » [73], « condesnades » [73] ; « maravillades » [73] ; « elle » [75] ; « programadores » [75], « iguales », etc.) ; encore plus étonnant qu'elle reprenne des pans entiers, et parfaitement identifiables, des discours *queer* (à travers, entre autres, cette phrase : « en el Gremio ha dejado de existir algo tan discriminatorio como una «hembra» o un «varón». Allí son todes iguales » [77-78]) pour, finalement, les dévoyer comme elle le fait, notamment dans l'acte de l'opération « chirurgicale » présentée sous la forme d'une transmutation/ré-assignation (?) alors qu'elle renvoie, purement et simplement, à une stérilisation et une infibulation. D'autant que cela suggère que l'on cesserait d'être « femme » simplement parce que notre appareil génital serait castré et obli-téré. L'éternelle équation qui constitue par conséquent une claire reconduction de la représentation traditionnelle qui réduit « femme » au couple mère ou putain. Pour en faire quoi ? Une vierge ? Toujours le fameux triptyque vierge, mère, putain. Avec cette ultime question : l'auteure est-elle, donc, ici en train de nous mettre en garde contre les risques d'une dictature *queer*, dont la voix se ferait ici la porte-parole et dont l'objectif consisterait à éliminer toute sexualité et toute fertilité sous le prétexte de la désaliénation et de la liberté ?

34. Quel que soit ce que González a effectivement cherché à démontrer (vu la véhémence du ton de la voix, il y a bel et bien volonté de transmettre un message), on observe incontestablement là une terrible maladresse..., ne serait-ce que parce qu'elle laisse sa-son lectrice.lecteur dans un flottement interprétatif pour le moins malaisant eu égard aux sujets abordés.

35. La troisième forme de la mutation est génétique, traitée dans la nouvelle, « Jauría », qui a donné son titre au volume. Concernant les coordonnées spatio-temporelles, l'histoire se déroule après « la guerra » (87) qui a mis un terme au monde tel qu'on le connaissait jusque-là, à savoir où

« había ciudades donde vivían muchísimos humanos como él, y tierras verdes para cultivar y gran variedades de animales » (87) et dans une « comuna » où sont enfermées des « hembras » d'une espèce « creada en un laboratorio » (89) par l'homme dans un but inconnu et que l'on désigne par des numéros :

Los humanos volvieron inteligentes a los pastores alemanes que les servían de compañeros en la custodia y persecución de sus enemigos, les dieron manos en lugar de patas delanteras, les permitieron percibir los colores y pensar por ellos mismos ; y entonces ya no fueron más pastores sino herders (87)

36. Ce qui explique que ce soit l'une des représentantes de ces « hembras » qui mène à bien le récit au nom d'un « nous ». Or, donc, ces « hembras » se trouvent conduites dans des chambres blanches par des « enfermeros humanos » (85). Là, des docteurs les font horriblement souffrir en leur injectant des hormones et, la maturité venue, en les inséminant parce que désormais, on interdit toute autre forme de reproduction (« En algún lugar de la comuna tienen confinados a los sementales. Se llaman así porque son herders que sirven únicamente para que los doctores les extraigan el semen y con él las inseminen a ustedes y traigan más cachorros al mundo » [88]) et parce que, donc, « Mi destino era engendrar cachorros para que los humanos se los llevaran. Debía ser fértil. Mucho. De lo contrario sería desechada... » (87). Sauf qu'ensuite, personne ne sait ce que devient cette progéniture, emmenée loin de là. Jusqu'au jour où un virus se répand dans la « comuna » et tue tous les humains (apparemment éradiqués tout court de la surface de la Terre)..., ainsi qu'une partie des « hembras », tandis que celles qui étaient pleines-enceintes mettent bas-accouchent de mort-es-nés ou de « engendros emponzoñados » (89). Cette poignée de « hembras » quitte finalement sa prison, guidée à l'extérieur par la femelle-narratrice. À l'extérieur, elles rencontrent des « ellos » (89), des « pastores alemanes » (89), « acostumbrados a la vida salvaje » (89), « Por generaciones habían vivido por su cuenta, lejos de los humanos » (89). « Ellos no tienen nombre como los humanos » (89), mais « saben perfectamente quién es quién. Saben por ejemplo cuál es el alfa de la jauría » (89). Pendant qu'elles, elles restent « en el refugio », eux vont chasser les rares proies encore en vie. Un partage des rôles qui s'interrompt quand la « hembra »-narratrice « pidió incorporarse a la cacería » (89). Or, il s'avère rapidement que les « hembras » ont de meilleures aptitudes pour la chasse que les mâles bergers allemands et alors qu'eux se contentaient de céder leurs

restes aux femelles, elle, elle distribue son butin équitablement à sa communauté, désormais indépendante. Situation qui génère évidemment la colère et l'envie du mâle *alfa* des bergers allemands, car « Espontáneamente, yo había empezado a liderar las cacerías » (92) et parce que « Eran, evidentemente, seres inferiores a nosotras, que habíamos sido genéticamente diseñadas por los humanos con una inteligencia similar a la suya. » (92) Ce qui mène à un duel à mort, qui donne la victoire à la « hembra ». Cet obstacle franchi, elle prend la tête de la « jauría » (« Me estaban reconociendo como su nueva líder » [94]), les apprentissages se développent (« Los machos han aprendido a interpretar el lenguaje de señas, que cada minuto se hace más sofisticado. » [95]), les couples « hembras »-bergers allemands se forment (y compris pour la « hembra »-narratrice, dont le mâle la regarde avec de la vénération dans le regard) et de nouvelles portées de « cachorros » voient le jour, bien-portants... et qu'on ne leur enlève plus. Tout cela donnant lieu à une « renovada jauría » (95) à propos de laquelle on se demande quelle sorte de nouvelle hybridation elle révélera. Une chose ne fait pas de doute : afin que la survie soit assurée « Debemos adaptarnos, mutar, cambiar las viejas costumbres » (96) et pour cela, les herders ont un rôle de premier plan à jouer : « Es la responsabilidad de las herders utilizar esta supuesta inteligencia superior que tenemos para hacer de la vida algo más que esta lucha absurda por la supervivencia » (96). L'important étant que, par-dessus tout, s'impose l'espoir, grâce à la reproduction retrouvée... porteuse du plus grand des espoirs :

Uno de los cachorros ha abierto los ojos. Me mira por primera vez y siento que los pelos de mi nuca se erizan. Aprieta uno de mis dedos con su manita larguirucha. Percibo, inexplicablemente, una agudeza en esa mirada infantil. Mi retoño me mira como si supiera el gran trabajo que tiene por delante; el mundo entero que le tocará reconstruir. Y yo, por primera vez, me siento aliviada al pensar en las cosas que podrán suceder mañana (96).

37. Que faut-il en déduire ? Que les humains disparaîtront en tant que tels à cause des virus issus des folles manipulations génétiques contre-naturelles qu'ils auront imaginées et menées à bien tels d'irresponsables et maladroits apprentis sorciers... et qu'à la fin, leur héritage (1/4 seulement du nouveau couplage génétique) se verra dilué dans une autre hybridation, issue, elle, d'un retour à la nature... montré comme seul capable de permettre que tout recommence. Pour résumer : la partie animale des herders est en mesure de contrôler-cadrer le meilleur de l'humain... et, dans le même temps, s'avère capable de contrôler-cadrer le pire des bergers alle-

mands ! L'équilibre parfait entre la méchanceté des hommes et la méchanceté animale absolue. Que tout recommence, donc ; mais comment ? Dans sa présentation liminaire, Elaine Vilar Madruga a beaucoup glosé sur la portée transgressive de l'imaginaire de González. Or, comment évaluer cette « renovada jauría », qui prend le pouvoir aux mâles pour le donner aux femelles en entérinant surtout le bien-fondé (l'incontestabilité) de la loi du plus fort – en l'occurrence un plus fort « physiquement » et « intellectuellement » ? Comment, par ailleurs, évaluer cette « renovada jauría » où le couple mâle-femelle continu / redevient un absolu et où la reproduction et la maternité sont présentées comme les conditions de la survie du monde... ?

38. On assiste au spectacle de la mutation dans sa version horrifique ultime dans la nouvelle intitulée « Alumbra », où l'on retrouve la « préoccupation » de l'auteure pour l'enfantement comme manifestation ultime de l'exploitation de l'homme par l'homme, en l'occurrence suivant une échelle socio-économique. L'un des personnages nous apprend :

—Vivimos aquí, en nuestro paisito de mierda [...], en nuestro estado de sitio permanente y ni siquiera sospechamos cuáles son los caminos por los que la ciencia ha seguido avanzando en los países verdaderamente desarrollados. Nosotros vivimos en un simulacro de «vías de desarrollo» y nos autoengañamos pensando lo contrario. Esto está a punto de estallar y los que más van a perder van a hacer cualquier cosa por evitar que eso suceda. Siempre lo hemos sido y continuamos siendo las tierras de pastoreo para los poderosos. Somos reses para ellos. Y de las reses se aprovecha todo, Vicky. La carne, la sangre, la piel, las vísceras... (112)

39. Et pourtant, dans ce « paisito de mierda » exploité par « los países verdaderamente desarrollados », tout s'organise encore autour d'une hiérarchisation drastique et hermétique entre quartiers « privilégiés », quartiers de moins en moins privilégiés et zones de non-droits – « En esos lugares la luz eléctrica era un cuento de ciencia ficción narrado alrededor de una hoguera, en que cocinaban los últimos gatos del vecindario. » (99) Or, pour sortir de son cercle de l'enfer, il faut avoir quelque chose à monnayer. Pour la narratrice auto-diégétique, Vicki, qui n'a jamais voulu être mère (« Desde muy jovencita decidiste que no tendrías hijos. ¿Para qué? ¿Para qué traer niños a este mundo de mierda? ¿Para qué perpetuar tus genes miopes y neuroastínicos? » [106]), c'est accepter de jouer les mères porteuses pour la femme dont elle est amoureuse, Silvia, hétérosexuelle et stérile. Inséminée avec le sperme du mari de Silvia, la protagoniste s'installe

chez le couple et voit en effet sa vie changer – autant que la vie peut changer dans ce « paísito de mierda », donc :

Miras tu reloj de pulsera. Las nueve y cuarto. Tienes quince minutos antes de que el corte de luz deje la calle totalmente a oscuras. Caminas todo lo rápido que dan tus piernas de tobillos hinchados. En el barrio en que vivías antes una negligencia como esta te podía costar un buen susto. No la vida, eso es verdad, porque todavía te encontrabas en la zona tres de la colonia y la civilidad no se había perdido por completo. En tu antiguo barrio no ocurría lo que en la zona cuatro y las villas de la última periferia; esas historias de pandillas asaltando a punta de pistola para robar un par de zapatos o una bolsa con comida. Pero tú ahora vives en la zona dos y aquí, incluso, programan los cortes de luz y piden disculpas si no se cumple con lo establecido. Parecería que el país entero no está dando los últimos coletazos antes del apocalipsis absoluto (99-100).

40. Pourquoi est-il dangereux de se trouver dans les rues la nuit venue ? Parce qu'une secte de religieux fanatiques enlève les femmes enceintes pour leur voler leurs bébés afin, comprend-on, de réguler la surpopulation dans les pays pauvres... En réalité, la secte en question n'est que l'instrument dupé d'un *consortium* étranger qui récupère lesdits bébés. La protagoniste, elle-même avortée malgré elle après avoir été attrapée par le grand méchant loup alors qu'elle traînait dehors le soir venu (on l'avait pourtant bien prévenue !), aboutit ainsi, après l'opération, dans un sous-sol où elle découvre d'immenses cuves « de un vidrio verdoso y translúcido y dentro de ellos, en un líquido de consistencia espesa, flotan cientos de fetos conectados a un motón de cables diminutos. » (118). Elle regarde « los pequeños cuerpos deformados flotando en el líquido », s'approche et voit finalement une inscription, en arabe, en anglais et en espagnol : « “Empresa de Reemplazo Energético. Biocombustible Embrional” » (119). Mutation ultime, en effet... où les bébés pauvres ne sont plus qu'une matière première « biologique » pour les pays riches. Au-delà du premier niveau d'interprétation autour de l'exploitation extrême du corps pauvre, on en revient aux problématiques questionnements que soulève cette nouvelle. Sur le sujet environnemental – que l'auteur semble décidément considérer comme un coupable prétexte de pays riches pour imposer une dictature capitaliste aux pays pauvres... –, sur le sujet de la GPA – hautement simplifiée dans le mélange des genres, entre opération commerciale plus ou moins assumée et compensation sexuelle pour la pauvre lesbienne transie d'une affection unilatérale et instrumentalisée à qui l'on offre une nuit d'amour en échange de son ventre –, sur le sujet de l'homosexualité – en rapport avec la désignation de Silvia comme « su mejor amiga » (102) [ce que l'on trouvait déjà dans

« Isla »], en rapport avec les contours de la victimisation du personnage, en rapport avec la réflexion et scénographie bâties autour de la maternité... Et que penser de la fin de la nouvelle ?

Cuando tienes que parar de correr, porque te ahogas y porque el dolor ya regresó, ahora más intenso, miras analíticamente a tu alrededor y confirmas tu sospecha: estás en la última periferia. El paisaje polvoriento y descolorido de casitas amontonadas, los basureros recién incendiados y aún humeantes, la surreal desolación... no te permiten tener dudas. Caminas apretándote el abdomen y te sientes perdida y sola. Sin embargo, en algún recóndito lugar de tu mente algo te está gritando que también —y quizás por primera vez en tu vida— eres libre (120)

41. Faut-il voir dans cette lesbienne seule, refusant l'enfantement et même, en l'occurrence, *débarrassée* d'une maternité contrainte comme un nouveau modèle d'humanité ? Cette utopie compensatoire offerte par / à travers la figure de l'homosexuelle est-elle décidément tout ce que l'auteur sait imaginer dans la science-fiction telle qu'elle la pratique ? Question d'autant plus troublante, en effet, quand, dans la nouvelle évoquée précédemment, « Jauría », les femelles hétérosexuelles herders sortaient de l'apocalypse accompagnées de virils mâles bergers allemands et mettaient au monde de jolis « cachorros » avec de jolies petites mains...
42. En réalité, tout cela met de notre point de vue crûment en évidence les limites de la portée révolutionnaire de l'anthologie. Les pauvres, les femmes et les bêtes résistent, affirme Vilar Madruga. Mais dans, pour et avec quels projets pour demain si ce n'est, finalement, une réactivation de représentations et de valeurs traditionnelles-conventionnelles, présentées comme salutaires du simple fait qu'elles sont exhumées d'une supposée authenticité naturelle par les supposé·es « damné·e·s de la Terre » d'un monde en quelque sorte premier et pur dévoyé et détruit par les contre-naturelles/anti-naturelles et perverses grandes puissances industrielles capitalistes.
43. Et que dire de la portée transgressive prêtée à ces nouvelles ? Outre la timidité et les ambiguïtés de la description du lesbianisme, on lira là, au mieux, un féminisme bon teint – par exemple dans l'avant-dernière nouvelle, « Ponzañas », où une prostituée, Eduviges, accueille avec bien peu d'enthousiasme l'aspirant Prince charmant sauveur qui s'entête à vouloir la sortir de sa maison close tout en ayant des rapports sexuels avec elle, tarifés comme n'importe quel client d'abord puis contraints quand il l'emmène de force loin de là avec de belles promesses non tenues... Comment tout cela se

termine-t-il ? Alors qu'ils sont en pleins ébats, elle finit par l'égorger et se voit enfin libérée, vraiment. Comment évaluer les contours de cette liberté conquise par / dans le sang ? Que penser, tout simplement, de ce que tout cela se déploie à travers un personnage de prostituée ? On remarque qu'il nous est significativement précisé qu'au préalable, elle aura connu avec lui l'orgasme pour la première fois. Pour nous rassurer sur sa féminité ? Au prix de la question du consentement ? Finalement, même notre exploiteur et notre violeur peut nous amener à la jouissance ? L'auteure pourra toujours arguer qu'elle a pris soin de nous préciser qu'à cette occasion, la femme avait interverti les positions (elle dessus, lui dessous)..., mais cela suffit-il à nous convaincre du bien-fondé de la démonstration ? Est-ce cela le monde de femmes libres qu'imagine González ?

44. Encore plus ennuyeux s'agissant de science-fiction : cette anthologie nous semble manquer tout bonnement de créativité visionnaire. Constat flagrant dans la nouvelle intitulée « Ni vivos ni muertos ».

45. Publié dans le volume *Aislados. Relatos en cuarentena*, de 2020, ce texte traite effectivement du COVID-19 (même si le terme n'est sciemment pas employé). Il nous décrit les 10 jours de quarantaine d'une jeune femme atteinte du virus dans une ville qu'elle décrit livrée à l'apocalypse (« Afuera la ciudad da los últimos coletazos antes de la anarquía. » [124]). Sous la forme d'un journal de bord, on suit ainsi la dégradation physique de la narratrice (« Crees ver en la singular apertura de tus poros las señales inequívocas de tu putrefacción interna... » [124-125]), qui se prépare à sa propre mort et à la disparition de l'humanité :

Vuelves a contemplar tu reflejo, ahora con un gesto de dureza. Catorce días hasta que se manifiesten los primeros síntomas. Hace quince que saliste por última vez a la calle. ¿Quién es la loca ahora? ¿Quién podrá negarte esta vez la certeza de tu enfermedad y tu inevitable muerte? Sin embargo, en esta ocasión no habrá batas blancas ni enfermeros de ojos incrédulos y acusadores. Esta vez estás por tu cuenta. Y casi que lo prefieres. Será porque algo tiene de reconfortante saber que tu muerte individual e intrascendente se sintoniza con la muerte de tu especie entera, con la destrucción de tu hábitat y tu civilización (125).

46. Dans son isolement, elle a amplement le loisir de théoriser sur ce qu'elle décrit comme le funeste destin des êtres humains (« Desde muy temprano aprendiste que tu especie era la verdadera plaga. » [127]), etc. Jusqu'à ce que le dixième jour, on sonne à sa porte : « Es el cartero. Trae un paquete de Amazon, además de guantes de látex y mascarilla plástica. Te pide que firmes su tablet y tú lo obedeces como una sonámbula. » (128) et

découvre la vérité : « No estás muerta. Nunca estuviste enferma, por lo visto. » (129) Nous voilà donc face à l'une de ces privilégié-e-s du monde capitaliste paranoïaque – celles et ceux à qui on livre des paquets Amazon et qui ont en quelque sorte joué à se faire peur pendant le COVID-19, ont en quelque sorte joué les malades imaginaires d'une maladie imaginaire (d'où le titre : ni vivants, ni morts)... avant que tout rentre dans l'ordre, dans l'ordre pourtant malade de bien d'autres maladies :

Sueltas el paquete que cae al suelo con un golpe seco y vas directo al baño en penumbras a lavarte con fruición. Cuando la espuma de la jabonadura ha desaparecido por el tragante, subes la vista y te topas con tu reflejo en el espejo del botiquín. Es como si miraras a una desconocida. La cara cadavérica y pálida al otro lado del espejo te devuelve una sonrisa macabra. Y piensas: “tal vez ahora sí”, antes de regresar a la cama (129).

47. La maladie imaginaire de malades imaginaires des pays occidentaux aura pourtant finalement tué près de 2 millions de personnes en Amérique latine quand elle a commencé à réellement y circuler, à partir de mai 2020... après la publication de « Ni vivos ni muertos ».
48. Les écueils et naufrages que présentent et auxquels aboutissent selon nous ces textes-là (de science-fiction féminine), symptomatiquement, interrogent surtout sur ce fameux *Boom* que connaîtrait, dit-on, la littérature des femmes en Amérique latine et sur l'idée qu'on lui associe, à savoir que derrière un strict phénomène éditorial, il y aurait manifestation d'une vraie force littéraire des écrivaines, contestataire et subversive..., suffisamment pour interroger, sans plus de complaisance, l'ici et le maintenant, et penser, sans plus d'entrave, demain depuis de profondes remises en cause de l'ordre établi et depuis les coordonnées d'un nouvel ordre du monde. Loin de nous de chercher à nier une réalité – concrètement, les femmes, si ce n'est écrivent plus, du moins accèdent plus facilement à l'édition, pour diverses raisons – ou de mitiger la qualité, l'importance et l'impact de quantité de ces nouvelles voix, au-delà, d'ailleurs, du seul dans champ des littératures d'Amérique latine. Notre interrogation porte ici sur les paramètres et le périmètre du récit qui est en train de se cristalliser pour bâtir l'Histoire littéraire latino-américaine de ce début de XXI^e siècle. Quelle place donne-t-on aux femmes et quel rôle leur fait-on jouer dans tout cela ? Surtout, quelle place et quel rôle acceptent-elles de prendre et de jouer dans tout cela à travers les genres qu'elles investissent, les scénographies qu'elles imaginent et les discours qu'elles déploient ?

Bibliographie

AGUIAR Raúl (ed.), *Deuda temporal*, UNEAC, «Sur», La Habana, 2015.

<https://fr.scribd.com/document/465313200/AISLADOS-RELATOS-EN-CUARENTENA>

CHAVIANO Daína, *Los mundos que amo*, Alfaguara Colombia, 2004.

GONZÁLEZ Mailis, *Jauría*, MIG21 Editora, Montevideo, 2022.

SALGUEIRO Sergio, *Aislados. Relatos en cuarentena*, 2020.